

sterbanden «regierten». Ohne Pistole sei kein Kinobesuch möglich, sagte ihm sein Bruder. Da hat Salim geweint.

Salim möchte nicht wieder im Irak leben: dieser ist ihm fremd geworden. Andererseits kann er sich auch nicht einfach von seinem Land abwenden. Vielleicht wenn es dem Irak gut ginge, wäre es für ihn möglich zu sagen, er sei nicht Iraker, meint er. Nun aber fühlt er eine grosse Verantwortung diesem Land gegenüber, das «verletzt ist und leidet.» Er sieht es als seine Aufgabe zu helfen.

Seit zwei Jahren widmet er sich ausschliesslich der Herausgabe der arabischen Kulturzeitschrift Mesopotamia, die vierteljährlich erscheint. Die Zeitschrift wird von Salim Matar in Genf konzipiert, dann in zwei- bis dreitausend Exemplaren in Bagdad gedruckt und über Verlagshäuser und Buchhandlungen im ganzen Land vertrieben.

Die Zeitschrift nimmt jeweils verschiedene Themen auf, eine auf zwei Nummern aber ist einem Schwerpunktthema gewidmet; bisher waren dies Biographien von Frauen, die Geschichte des Iraks und die Religionsgemeinschaften im Irak. Autoren sind Iraker aus dem In- und Ausland, Spezialisten auf ihrem Gebiet, die nicht unbedingt die politische Haltung und die Ideen von Salim Matar für die Zukunft des Iraks teilen müssen. Er hat wenig Berührungsängste. So hat er in einer Nummer über Religionen einen Fundamentalisten gebeten, einen Spezialisten auf diesem Gebiet, die Biographie eines religiösen Führers zu schreiben; Salim findet, dieser habe einen sehr objektiven Artikel geschrieben.

Mit der Zeitschrift Mesopotamia hat sich Salim Matar ein Wunsch erfüllt, den er seit vielen Jahren hegte. Er möchte damit eine breit angelegte Diskussion über die Zukunft des Iraks initiieren. Denn: «Die heutigen Probleme der irakischen Gesellschaft sind nicht neu. Sie sind das Resultat einer Fehlentwicklung, eines intellektuellen und spirituellen Rückgangs der letzten hundert Jahre. Die irakischen Eliten haben einen Staat gegründet auf der politischen Ebene, aber haben nicht eine entsprechende politische Kultur begründet. Man wollte einen vereinigten Irak, der

Schiiten, Sunniten, Kurden usw. umfasst. Aber auf der Ebene der Kultur hat sich keine einzige Partei je mit dem Irak befasst.» So seien heute die Kurden nur an all dem interessiert, was «kurdisch» ist und von den anderen sähen sie nur negative Seiten und betrachteten sie als Feinde. Und genau so würden es auch die Schiiten, die Sunniten und die türkischen Bevölkerungsgruppen halten. Damit werde aber die irakische «Volkskultur» – so nennt Salim das Zusammenleben der verschiedenen Gruppen im Alltag, das seit Generationen in diesem Raum praktiziert worden sei – vollständig vernachlässigt. Es ist dieses Gemeinsame in Geschichte und Alltag, das es wieder zu entdecken und zu pflegen gelte, davon ist Salim fest überzeugt. Auf dieser Basis sieht er eine Zukunft für den Irak.

Gelehrtenkultur als Problem

Als Illustration erzählt er von seinen zwei verheirateten Schwestern, die erst mit den zunehmenden Konflikten zwischen schiitischen und sunnitischen Bevölkerungsgruppen realisiert haben, dass sie als Schiitinnen mit sunnitischen Männern verheiratet sind.

Vorher sei dies im Alltag nie ein Thema gewesen. Alle hätten die selben Bräuche, die selben Gerichte, die selbe Musik, Feste wurden gemeinsam gefeiert, auch in allen irakischen Stämmen gebe es sowohl Schiiten wie Sunniten. Salim meint, alle diese Bevölkerungsgruppen hätten sich um das Bewässerungssystem des Euphrat und Tigris zusammengefunden, das auch nur gemeinsam funktionieren kann.

Schuld am Auseinanderdriften der Kulturen im Irak sind nach Salim die Eliten der verschiedenen Volksgruppen: Dies hätten eine irakische «Gelehrtenkultur» entworfen, die nur die Unterschiede zwischen den Volksgruppen sehen und diese betonen würden.

Praktisch meint er, dass sich das föderalistische System der Schweiz und die schweizerische politische Kultur sich auch für den Irak eignen würden. Die Schweiz ist ein funktionierender Staat mit trotz verschiedenen Sprachen und Reli-

Fortsetzung Seite 26

La voie d'al-Mutannabi

Le poète Ali al-Shalah

«Plus de chiites en Iraq», lisait Ali al-Shalah en 1991 sur les chars qui roulaient à travers Babylon, sa ville natale. Le dictateur venait de réprimer la révolte des populations chiites. Ali al-Shalah s'était déjà fait une renommée dans les milieux culturels irakiens. Maintenant, il ne voyait plus d'avenir dans son pays.

Le poète, à l'âge de 41 ans, est assis devant un verre de thé, dans le Centre Culturel Arabo-Suisse à Zurich-Albisrieden. Le centre se trouve à la cave d'un immeuble. A travers les fenêtres à hauteur de poitrine, la lumière du jour tombe sur le parquet partiellement couvert de tapis. Au mur, des peintures grand format : la «Galerie du Monde» a aussi son siège ici. De plus, al-Shalah utilise les locaux comme bureau et lieu de rencontre.

Ali al-Shalah, né d'une famille chiite, a trois frères et huit sœurs. Un des frères suit des études de droit islamique auprès de l'ayatollah al-Sistani. Pour Ali al-Shalah, l'islam chiite a d'avantage de signification culturelle que religieuse. Mais dans les années 90, il était dangereux d'utiliser des mots-clé chiites dans les poèmes. «On ne pouvait mentionner Ali ou Hussein qu'en les désignant comme les aïeux de Saddam.»

Kerbela dans la poésie

Al-Shalah termina ses études de littérature à Amman avec un mémoire de master sur «Kerbela dans la poésie arabe moderne». A Bagdad, il aurait été obligé de choisir un autre sujet.

En Septembre 1996 il arriva à Zürich, plutôt par hasard. En route vers Londres, où il comptait travailler dans les journaux arabophones, il avait été retenu en France. L'entrée en Angleterre lui avait été refusée, la Suisse, par contre, le reconnaissait comme réfugié. Par reconnaissance envers son pays d'accueil il organisa un festival de poésie qui vient d'avoir lieu pour la sixième fois en Mai 2006. Ce festival porte le nom d'al-Mutanabbi qui est né en 915 dans la ville irakienne de

Kufa. Pour al-Shalah, al-Mutanabbi est le plus grand poète du monde arabe.

L'organisation du festival devient de plus en plus professionnel, dit avec conviction le journaliste culturel Fridolin Furger. Cette année, pour la première fois, le festival n'a eu lieu non seulement à Zurich, mais aussi à Lucerne, Berne, Genève et Lugano. Al-Shalah est très content de cette extension géographique. «Nous avons fait salle comble.» Environ deux douzaines de poétesse et poètes européens, arabes et sud-américains ont ainsi eu l'occasion de présenter leur œuvre à un public intéressé. A contribué au succès, sans doute, que le modeste directeur du festival n'a pas abusé de la scène pour mettre en avant sa propre personne. Cette année, il n'a même pas récité de ses propres poèmes. Il est important pour al-Shalah de faire ressortir la contribution d'autres personnes. «Plus de trente personnes ont travaillé bénévolement pour le festival.»

Intéressé au soufisme

La conscience de sa valeur est renforcée par le fait que le Festival d'al-Mutanabbi prospère, tandis que le festival de poésie de l'Institut du monde arabe à Paris n'a plus eu lieu depuis deux ans. Maintenant, al-Shalah a une renommée comme poète et journaliste même en dehors de son pays, bien qu'il ait été obligé de faire paraître son dernier tome de poésie, le «Al-Ghurub al-babily/Babylonische Dämmerung», bilingue en allemand et arabe, en édition privée. La maison d'édition Babylon du Centre culturelle arabo-suisse déclare vouloir être «un pont pour les écrivains en Iraq». Le but, c'est de publier douze livres d'auteurs irakiens par an.

«On connaît Ali al-Shalah dans tout le monde arabe», dit Ahmed al-Shihawi, le poète et journaliste égyptien. «Il a pris ses distances par rapport à son milieu chiite et s'est tourné vers le soufisme.» Al-Shalah confirme l'interprétation de son ami; et il souligne que son intérêt pour le soufisme n'est

pas religieux. «Si tous croient en dieu, alors il est là ; il est sans importance si je crois en lui ou non.»

Le respect de travailleurs culturels

Les médias arabes ont parlé cette année du Festival al-Mutanabbi. « Même al-Dschasira, » dit al-Shalah, « bien que je les aie critiqué à cause de leur publicité pour les fondamentalistes. » En comparaison, l'écho dans les médias suisses était plutôt faible. « Le festival fait maintenant partie de la scène culturelle, donc ils ne le suivent plus chaque année. »

A son arrivée à Zurich, il pensait qu'il ne resterait pas longtemps dans cette ville des banques. Entre-temps, Zurich lui manque s'il en est loin pour plus d'une semaine. C'est ici que se trouve sa bibliothèque. Ici, il a appris une nouvelle langue, l'allemand. Il apprécie le respect que l'on y témoigne aux travailleurs culturels. L'expression de ce respect sont les subventions que diverses villes ont attribué au budget du festival de poésie.

Pas de propagande

Pour al-Shalah, garder son indépendance est d'une importance primordiale. Il avait déjà tenu une galerie à Amman, mais seulement comme

employé, les décisions étaient prises par d'autres. C'est pourquoi, il ne veut pas demander de subventions pour le festival aux ambassadeurs arabes. « Ils n'acceptent de payer que si ils peuvent décider des noms. » Une telle concession est inconcevable pour lui : « Le résultat serait de la propagande. Notre but, c'est de bâtir un pont entre les cultures ; nous ne voulons pas faire de la politique. » Déjà al-Mutanabbi ne s'était laissé encaisser par aucune idéologie.

Comme un politicien, al-Shalah entretient de nombreuses relations. Ses amis et connaissances font éloge de l'énergie avec laquelle il réalise ses projets culturels. Et il se tient continuellement au courant de la situation politique en Iraq. « Je téléphone tous les jours avec des personnes en Iraq. » Les médias arabes, dont al-Dschasira, lui demandent régulièrement son avis sur des sujets politiques d'actualité. Ainsi, il avait critiqué les caricatures danoises de Mohammed tout autant que Zarkawi, le chef d'al-Quaida qui vient d'être abattu. C'est pourquoi il est persuadé que sa vie serait en danger en Iraq et il craint pour les membres de sa famille.

Quand on frappe à la porte

Sur un point, peu a changé. « Je connais la peur qui vous saisi quand on frappe à la porte après 22

Salim Matar

FORTSETZUNG VON SEITE 24:

gionen. Warum sollte dies nicht auch im Irak möglich sein? Im Augenblick werden zwar solche Ideen von keiner Gruppe im Irak vertreten. Doch mittelfristig ist Salim Matar optimistisch – und verbreitet seine Überzeugung mittels der Zeitschrift Mesopotamia regelmässig über die Buchhandlungen im Irak, wo die Hefte grossen Absatz finden.

Ein Problem bleibt die Finanzierung der Zeitschrift, für deren Herstellungskosten Salim und seine Frau bis jetzt allein aufkommen. Alle seine Finanzierungsgesuche wurden bisher abschlägig beantwortet. Aber trotz diesen Schwierigkeiten will er sich von keiner politischen Gruppierung des Iraks « unterstützen » lassen. Nur als wahrhaft unabhängige Zeitschrift kann Salim Matar seine Ideen weitertragen.

Elisabeth Bäschlin

heures.» Le service secret avait l'habitude de venir chercher ses victimes tard dans la nuit. « Cette peur m'est restée. »

Il dit qu'il n'avait pas le courage dont avait fait preuve al-Mutanabbi. « Dans diverses situations, je n'ai rien dit pour ne pas avoir de problèmes. » Son père a été en prison à différentes reprises. Son oncle, un frère de son père, était incarcéré pendant onze mois parce que le service secret l'avait confondu avec son père. « Il ne leur a rien dit parce que autrement, les deux auraient été jeté en prison. » Et quand al-Shalah, dans une interview avec al-Dschasira, de son lieu sûr d'exil, prédit la fin du régime de Saddam, son frère fut arrêté.

Selon lui, l'exemple d'al-Mutanabbi montre le chemin que l'Iraq devrait suivre. « Comment la culture arabo-islamique pouvait l'accepter, il y a mille ans, et aujourd'hui il suffit d'un mot mal placé pour être tué ? »

La culture est plus importante

Pour al-Shalah, la richesse de l'Iraq consiste en sa culture ; elle est plus importante que le pétrole. En ce qui concerne la politique, il n'est pas fixé. « Je suis partisan d'un multipartisme ; on peut aussi accepter une partie des islamistes. » Ce dont le pays a besoin avant tout, c'est plus de tolérance, il en est persuadé.

Pour répandre à nouveau les idées d'al-Mutanabbi dans son pays, le Centre culturel arabo-suisse a ouvert une succursale à Bagdad, en 2003. Par des lectures publiques, des discussions, des expositions et des concerts on essaie de renouer avec le climat culturel des années 70. Les collaborateurs ont réussi, avec l'aide de la Confédération et de donateurs privés de Suisse, de rendre au Musée national moderne de Bagdad 43 tableaux volés ; de plus, plus de mille livres volés ont pu être retrouvés au marché noir et être rendus aux universités et à l'Union des écrivains. Ce qui manque toujours, c'est le respect de personnes qui pensent différemment. Ainsi, sur la plaque à la maison du Centre culturel, le mot « suisse » a été recouvert pour éviter de devenir la cible d'un fanatique terroriste.

Ali al-Shalah partage la vision de l'ancien premier ministre al-Jaafari qui voulait bâtir un Iraq fort. « Il existe un projet d'une démocratie iraquienne ; nous pouvons nous mettre en route. » Mais al-Shalah a refusé d'entrer en politique de manière active. On lui avait proposé le poste de vice-ministre de la jeunesse et des sports dans le gouvernement al-Jaafari. Mais aussi longtemps que les américains se trouvent en Iraq, il ne peut pas accepter une telle proposition.

Pas de guerre civile

« L'entrée des troupes américaines ne signifiait pas une libération pour moi. » Les iraqiens se seraient sentis comme un noyé dans le fleuve à qui on tend une main salvatrice. « Les gens l'ont saisie ; les questions ont surgi que par la suite : A qui appartient cette main ? » Pour al-Shalah, la réponse est claire : « Les américains ne sont pas une association de bienfaisance ; ils veulent bâtir la nouvelle Rome. »

Le départ des américains ne déclencherait pas de guerre civile, al-Shalah en est persuadé. « Il existe des possibilités de garantir la sécurité à l'aide de l'armée et de la police. » Les chiïtes ne veulent pas détruire les sunnites. « Je prie dieu de donner une longue vie à al-Sistani. » Pour lui, l'ayatollah est le garant pour la modération chiïte, car il rejette les représailles après des attentats et ne partage pas la théorie iranienne selon laquelle le pouvoir politique revenait aux ayatollahs.

« On ne devrait pas toujours voir les chiïtes à travers les lunettes de Saddam. » Selon al-Shalah, les chiïtes iraqiens ne sont pas des iraniens. Ils sont chiïtes depuis qu'Ali est venu à Kufa, à l'an 40 de la Hidschra, tandis que les iraniens ne se sont ralliés à la schia, il y a seulement 350 ans. « Les chiïtes iraqiens sont des arabes, ils ne parlent pas de farsi ; le coran est écrit dans notre langue. »

En 1992, Ali al-Shalah a écrit : « Une patrie, / dont nous sommes les emblèmes, / Elle a dans sa nature / l'amour des kurdes, / la sagesse des sunnites / et la tristesse des chiïtes. / La patrie, c'est nous. / La patrie, c'est moi. »

Thomas Wunderlin
(Trad.Bä)